

querait que le sel, mais il ne serait pas difficile, avec un peu de prévoyance, d'obvier à cet inconvénient. »<sup>1</sup>

Marquette ne fut pas moins enchanté que son compagnon du pays arrosé par la rivière des Illinois. Il écrit : « Nous n'avons rien vu de semblable à cette rivière où nous entrons, pour la bonté des terres, des prairies, des bois, des bœufs, des cerfs, des chevreuils, des chats sauvages, des outardes, des cygnes, des canards, des perroquets, et même des castors ; il y a quantité de petits lacs et de petites rivières. Celle sur laquelle nous naviguons est large, profonde, paisible, pendant soixante-cinq lieues ; le printemps et une partie de l'été, on ne fait de transports que pendant une demi-lieue. »

Le bon Père parle ensuite de la bourgade de Kaskaskia, où il devait revenir, et qui fut le dernier théâtre de son zèle apostolique. « Nous y trouvâmes, dit-il, une bourgade d'Illinois nommée Kaskaskia, composée de soixante-quatorze cabanes. Ils nous y ont très bien reçus, et ils m'ont obligé de leur promettre que je retournerais pour les instruire. »

Le Père Marquette, qui avait donné au Mississipi le nom de Conception, donna le même nom à la mission de Kaskaskia, qu'il vint fonder dans les premiers mois de l'année 1675, et il accomplit ainsi le vœu qu'il avait fait au début de son voyage de 1673.

Quelques Illinois de Kaskaskia accompagnèrent Marquette et Jolliet jusqu'au lac des Illinois ou Michigan. Ils firent ensemble le portage qui séparait la rivière des Plaines (une des sources de la rivière des Illinois) de la petite rivière de Chicago.

---

1. Archives du séminaire de Saint-Sulpice de Paris.

Le Père Allouëz, qui se trouvait au pays des Illinois en 1677, dit qu'il y compta 42 espèces de fruits « qui sont tous excellents », 22 sortes d'animaux à fourrure, et « 40 sortes de gibier et d'oiseaux ».

Avant d'atteindre le lac, Jolliet remarqua à sa droite un mont isolé auquel il donna le nom de « Mont Jolliet », qu'il porte encore aujourd'hui. M. Justin Winsor signale ce fait dans les termes suivants: « Sur la rive ouest de l'un des tributaires de la rivière des Illinois — la rivière des Plaines — se dresse, dans la prairie, un monticule d'aspect particulier, formé de terre glaise, de sable et de gravier — monument solitaire qui a résisté au travail d'érosion d'un âge géologique antérieur. C'était un lieu de reconnaissance célèbre pour les Indiens en temps de chasse et pour les voyageurs français dans leurs expéditions de traitants. L'aspect de ce monticule impressionna Jolliet, qui lui donna son nom, conservé jusqu'à nos jours, tandis que toutes les autres désignations indiquées sur sa carte ont été oubliées. Le mont Jolliet a à peu près 60 pieds d'élévation; son sommet mesure 225 pieds de largeur par 1,300 pieds de longueur. Il est situé à 40 milles au sud-ouest de Chicago, dans les environs de la ville de Jolliet, Illinois. »<sup>1</sup>

Nos explorateurs furent frappés de la facilité avec laquelle on pouvait, au moyen d'une faible saignée, faire communiquer les eaux du lac Michigan avec celles de la rivière des Illinois et du Mississippi. Le Père d'Ablon, à qui Jolliet fit le récit de son voyage à son arrivée à Québec, en 1674, écrivit à la date du 1<sup>er</sup> août de la même année, dans sa « Relation de la découverte de la Mer du Sud »: ... « La quatrième remarque concerne un avantage bien considérable, et qu'on aura peut-être peine à croire: c'est que nous pourrions assez aisément aller jusqu'à la Floride en barque, et par une fort belle navigation. Il n'y aurait qu'une saignée à faire en coupant une demie-lieue de prairie seulement, pour passer du lac des Illinois (Michigan) dans la rivière de Saint-Louis (des

---

1. *Narrative and Critical History of America*, vol. IV, page 179.



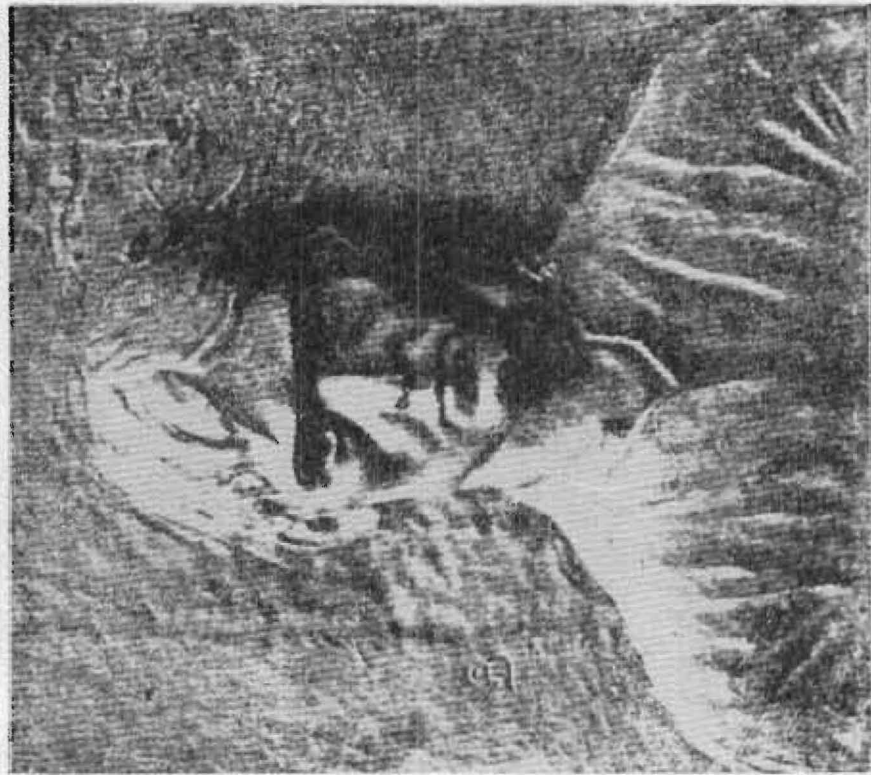
MARQUETTE, LE DÉCOUVREUR

Œuvre du sculpteur Alfred Laliberté. Cette statue est provisoirement installée au-dessus de la grande porte de l'Hôtel du Gouvernement, à Québec.



MARQUETTE AU CAPITOL

Hommage de l'Etat du Wisconsin, qui, invité à désigner les deux hommes les plus illustres de son histoire, choisit d'abord le jésuite Jacques Marquette.



LE MISSIONNAIRE  
DÉVORÉ DU FIE DES AMES  
Bronze du *Marquette Building*, à Chicago.



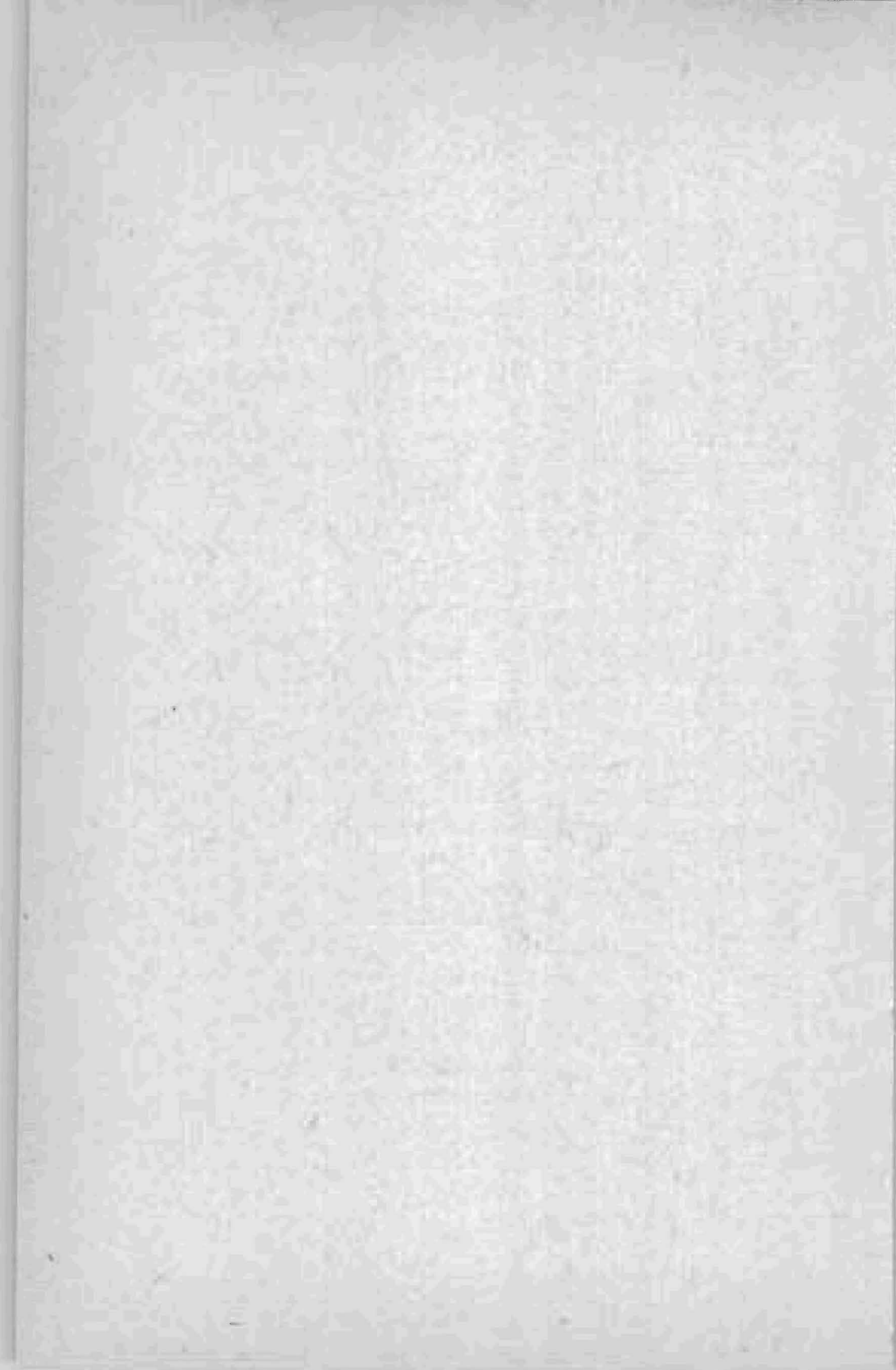
Une vieille peinture à l'huile d'un auteur inconnu (R. Roos, 1669)  
et découverte à Montréal, en 1897. Voir *Travaux, Jesuit Relations  
and Allied Documents*, vol. LXXI, p. 401-403.



Illinois). Voici la route qu'on tiendrait: la barque devrait se faire dans le lac Erié, qui est proche du lac Ontario; elle passerait aisément du lac Erié dans le lac Huron, d'où elle entrerait dans le lac des Illinois. On ferait à l'extrémité de ce lac la tranchée ou le canal dont j'ai parlé, pour avoir passage dans la rivière Saint-Louis, qui se décharge dans le Mississipi. La barque ainsi entrée dans le fleuve, naviguerait facilement jusqu'au golfe du Mexique . . . Même sans une chute d'eau qui sépare le lac Erié d'avec l'Ontario, une barque construite à Catarakoui pourrait aller jusqu'à la Floride, par les routes dont je viens de parler. »

Le dix-neuvième siècle a réalisé le rêve des premiers explorateurs, et il a fait plus encore. En 1848, la « saignée » qui devait faire communiquer les eaux du lac Michigan avec celles de la rivière des Illinois a été pratiquée; et le 2 janvier 1900, un nouveau canal de douze lieues de longueur, par cent pieds de largeur et quatorze de profondeur, a été ouvert à la circulation des vaisseaux entre Chicago, la métropole commerciale de l'Ouest, et la florissante cité de Jolliet, dans l'Etat de l'Illinois.

Grâce aux canaux du Saint-Laurent et des grands lacs, les villes de Québec et de la Nouvelle-Orléans se trouvent maintenant reliées par un système de navigation intérieure non interrompue. Les fameuses « caravelles » parties d'Espagne pour venir faire honneur au génie américain, à l'exposition colombienne de Chicago, en 1893, auraient pu se rendre à destination par la route du Mississipi, au lieu de suivre la route du Saint-Laurent, si le nouveau « canal de drainage » de Chicago — que l'on dit plus considérable que le canal de Suez — eût été alors construit.



## CHAPITRE SIXIÈME

Le lac Michigan — Le Père Marquette et Louis Jolliet se disent adieu à la Baie des Puans — Jolliet continue sa route à Michillimakinac, puis au Sault Sainte-Marie — Retour de Jolliet à Québec, en 1674 — Naufrage près de Villemarie — La population de Québec fait un accueil enthousiaste au jeune explorateur — Jolliet rend compte de son voyage

**L**A petite rivière Chicago entrant dans le lac Michigan en traversant un marécage<sup>1</sup>. Tout auprès, sur la rive du lac, s'élevait une bourgade que le célèbre interprète Nicolas Perrot avait visitée deux ans auparavant (1671). Elle était habitée par des Miamis. L'emplacement de ce pauvre village indien est occupé aujourd'hui par un des quartiers de la somptueuse cité de Chicago, un des centres les plus étonnants de l'activité humaine qui existent au monde.

Nos voyageurs franchirent sans accidents la longue distance (près de cent lieues) qui sépare Chicago de la baie Verte. Ils longèrent la rive où s'élève la ville de Milwaukee, fondée au dix-neuvième siècle par Salomon Juneau. La prudence les forçait à ne pas trop s'éloigner du rivage. Le grand lac, alors comme aujourd'hui, était sujet à de subites colères soudainement apaisées.

Un poète moderne a signalé cette inconstance de la vague michigane dans des vers qui eussent étonné les lettrés du dix-septième siècle. « O vieux lac » — s'écrie-t-il —

---

1. Grâce au génie américain, cette rivière coule aujourd'hui en sens inverse.

« Laisse-moi donc saisir un mot de la prière  
 « Que, depuis ton matin, tu dis incessamment,  
 « Ravi dans un transport d'extase solitaire  
 « Dont tes siècles n'ont pu briser l'enchantement !  
 « Ah! quand tes cris d'amour font pleurer les rivages,  
 « Quand tu poursuis Celui qu'appellent tes clameurs  
 « Et couronnes ton front d'écume ou de nuages,  
 « N'es-tu pas effrayé de tes propres grandeurs!  
 « Oui, tu roules alors, dans tes vagues plaintives,  
 « Les âmes en sanglots des générations  
 « Dont le râle de mort a laissé sur tes rives  
 « Un long voile flottant de lamentations.  
 « Réponds! n'entends-tu pas les sublimes *encore!*  
 « Que te lancent les cieux avec frémissement?  
 « Jusqu'à ce que, *soudain*, en ton berceau sonore,  
 « La main de l'Eternel t'endorme doucement?  
 « Ton grand calme du soir émeut plus qu'un tonnerre :  
 « C'est l'heure enchanteresse où chaque flot, sans bruit,  
 « Ecoute longuement la romance légère  
 « De l'aimable beauté que ta beauté séduit ».

Ce fut un moment solennel que celui où le Père Marquette se sépara de son compagnon, à la baie des Puans, après plus de trois mois de vie commune, dans un voyage semé d'incidents imprévus, de situations dramatiques, de dangers sans nombre heureusement conjurés. Le rêve des explorateurs était devenu une réalité, et cette réalité n'avait rien eu de décevant. Le bon religieux était accablé de fatigue; il sentait déjà les premières atteintes de la maladie qui devait le conduire au tombeau. Il aurait pu se rendre immédiatement à la mission du Sault-Sainte-Marie, où se trouvait le Père Druillettes, tout au moins aurait-il pu se rendre à sa mission de Saint-Ignace de Michillimakinac, afin d'y prendre quelques jours de repos et d'y recevoir des nouvelles de Québec et de la France; mais il était avant tout apôtre et missionnaire: il s'arrêta pour aller, par les cabanes, catéchiser les pauvres Sauvages de la baie <sup>1</sup>.

1. L'historien protestant Francis Parkman s'exprime ainsi au sujet des premiers missionnaires jésuites du Canada: « Une vie isolée, privée de

Jolliet et Marquette se dirent donc adieu vers la fin du mois de septembre, peut-être pour ne plus jamais se revoir.

Il est possible que les deux découvreurs, désormais illustres, se soient rencontrés de nouveau avant le départ définitif de Jolliet pour Québec — qui n'eut lieu qu'au printemps suivant — mais personne ne saurait l'affirmer avec certitude.

Jolliet continua sa route et atteignit bientôt Saint-Ignace de Michillimakinac, où il apprit aux Hurons de la mission que le P. Marquette avait accompli heureusement son voyage. Le feuillage avait pris les riches couleurs de l'automne et le paysage était dans toute sa splendeur empourprée lorsque les explorateurs arrivèrent au saut Sainte-Marie.

On a dû remarquer que les tribus indiennes de l'Amérique du Nord portent souvent les noms de leurs bourgades, ou, si l'on veut, que les bourgades indiennes portent souvent les noms des tribus qui les habitent: ainsi les Maskoutens, les Moïngouéna, les Péouaréas, les Mitchigaméas, habitaient, respectivement, les bourgades de Maskoutens, de Moïngouéna, de Péouaréa, de Mitchigaméa. Pour se conformer à cet usage, on donna, dès le dix-septième siècle, le nom de Sauteurs, ou Sauteurs, aux Indiens du voisinage du saut Sainte-Marie. Ces In-

---

toutes relations sociales et de tout ce que l'ambition poursuit avec ardeur, puis une mort solitaire ou sous les formes les plus effrayantes, telle était la perspective des missionnaires. Leurs ennemis peuvent, s'ils le veulent, les taxer de crédulité, de superstition ou d'un aveugle enthousiasme; la calomnie n'arrivera pas à les convaincre d'hypocrisie et d'ambition. Ils entraient dans la carrière avec la droiture d'âme des martyrs et l'héroïsme des saints.

« On trouvera difficilement dans l'histoire de l'humanité une piété plus ardente, une abnégation de soi-même plus complète, un dévouement plus constant et plus généreux... Dans tous les récits de cette époque héroïque, on ne rencontre pas une ligne qui permette de soupçonner un seul de ces valeureux soldats d'avoir faibli ou chancelé un moment. Le grand mobile de toutes leurs actions était la plus grande gloire de Dieu ». — (*The Jesuits in North America.*)



diens étaient les Nōquets, les Achipoés et les Malamechs, dont les descendants ne sont plus généralement connus que sous le nom de Sauteurs.

Le voyage officiel de Jolliet pouvait être considéré comme terminé. Il lui restait cependant à rédiger définitivement la carte et le journal de son exploration, ce qu'il s'empressa de faire en arrivant au Saut-Sainte-Marie. Il dressa même ces pièces en plusieurs expéditions, et il en laissa une entre les mains d'un Père jésuite, probablement du Père Drüillettes, qui était alors le supérieur de la mission de Sainte-Marie du Sault.

Jolliet s'occupa aussi de l'éducation du jeune esclave de Péouaréa, qu'il comptait présenter à Frontenac. C'était un enfant intelligent et bon; il fit de rapides progrès, et apprit en peu de temps à lire et à écrire assez couramment. Le Père Drüillettes fut sans doute son précepteur. Il était dans sa dixième année: peut-être fut-il baptisé avant son départ pour Québec.

Ce fut vers la fin du mois de mai de l'année 1674 que Jolliet partit pour s'en retourner à la capitale de la Nouvelle-France. Il était accompagné de deux canotiers, dont l'un était le jeune esclave de Péouaréa. Il emportait avec lui plusieurs « raretés » du pays des Illinois et des Akanséas, et sans doute aussi une certaine quantité de peaux de castors<sup>1</sup>.

Tous les pays que traversèrent Jolliet et ses deux compagnons étaient amis de la France; seule la rive droite du lac Ontario était occupée par une nation trop souvent hostile; mais les voyageurs français suivaient toujours le côté nord du lac, où l'on venait du reste de construire

---

[1. Il ne faut pas oublier que Louis Jolliet était « commerçant » tout en étant explorateur et géographe. Peu de temps avant son départ pour le Mississipi, — le 1er octobre 1672, — il avait signé un contrat de société avec François de Chavigny et Zacharie Jolliet.]

un fort que Jolliet n'avait pas encore vu: le fort Frontenac<sup>2</sup>.

Robert Cavelier de La Salle commandait au fort Frontenac en 1674. On a supposé que Jolliet lui fit voir la carte de la vallée du Mississipi qu'il emportait avec lui; mais il n'est pas absolument certain que La Salle se trouvât au fort au moment où Jolliet s'y arrêta.

On était dans les grandes chaleurs de l'été. Le soleil de juillet donnait des reflets d'or aux flots du lac Ontario. Jolliet profitait des longs crépuscules pour naviguer sans fatigue à travers les chenaux des « mille îles » — mille corbeilles débordantes de parfums, de verdure et de fraîcheur. Quelques jours plus tard il arrivait à Lachine, au-dessus du saut Saint-Louis, où il s'était embarqué pour l'Ouest vingt-et-un mois auparavant.

Lachine était le point de départ, et souvent aussi de retour; des longs voyages en canots vers les régions de l'Ouest. On chargeait les marchandises et les canots d'écorce dans des charettes, pour les transporter de Ville-Marie à Lachine ou de Lachine à Ville-Marie. S'il n'y avait pas de voiture de disponible à Lachine, les hommes portaient sur leurs épaules les canots arrivant de l'Ouest, et les remettaient à flot au-dessous des rapides, pour les conduire jusqu'à Montréal.

Quelquefois les voyageurs sautaient simplement les rapides dans leurs canots, ce qui était moins dangereux que la navigation qui devait suivre immédiatement, entre les îles et les rochers à fleur d'eau situés au-dessous du saut proprement dit.

Jolliet se trouvait précisément au-dessous du « grand saut », dans ce voisinage des petites îles si fécond en nau-

---

2. Katarakoui, aujourd'hui Kingston, à soixante lieues au-dessus de Montréal.

frages, lorsque, soudain, son canot chavira, et il fut précipité dans le fleuve avec ses compagnons. Ceux-ci périrent immédiatement, submergés par les flots. Quant à Jolliet, grâce à son adresse, à sa force physique et à la puissance de sa volonté, il put lutter pendant quatre heures contre la mort.

Ayant réussi à prendre pied de manière à se maintenir la tête constamment hors de l'eau, il concentra tous ses efforts à résister à l'action du courant. Il ne fallait pas songer à se jeter à la nage dans les tourbillons qui l'entouraient. De fois à autre sa voix lançait un cri de détresse qui se perdait dans le bruit des flots... Que se passa-t-il dans l'âme du jeune explorateur pendant ces longues heures d'angoisses?... Vit-il briller, au loin, pour ranimer son courage, le clocher de la petite église érigée dès lors à Ville-Marie en l'honneur de Notre-Dame de Bon-Secours?... Peu à peu ses forces le quittèrent: il sentit que ses jambes allaient bientôt céder sous l'effort du courant; un nuage vint obscurcir sa vue et sa pensée; ses traits devinrent livides, ses yeux se fermèrent, ses bras battirent l'air par un mouvement instinctif; puis il s'affaissa sur lui-même et fut entraîné dans l'abîme...

« Je fus sauvé — écrivit-il quelques semaines plus tard — après avoir été quatre heures dans l'eau, ayant perdu la vue et la connaissance, par des pêcheurs qui n'allaient jamais dans cet endroit, et qui n'y auraient pas été si la sainte Vierge ne m'avait pas obtenu cette grâce de Dieu, qui arrêta le cours de la nature pour me tirer de la mort. »

Le naufragé fut transporté immédiatement à Ville-Marie, peut-être chez son ami Monsieur Leber, peut-être à l'Hôtel-Dieu<sup>1</sup>.

---

1. Les anciennes archives de l'Hôtel-Dieu de Montréal, que nous avons voulu consulter, ont malheureusement été détruites dans un incendie.

Le bruit des découvertes de Louis Jolliet était déjà parvenu jusqu'à Québec, où l'imagination populaire avait ajouté encore à ce qu'elles avaient d'extraordinaire — quelques-uns ont écrit « de fabuleux ». La nouvelle de l'accident dans lequel le jeune explorateur avait failli perdre la vie, vint accroître la sympathie qu'on lui portait; lorsque enfin il arriva dans sa ville natale, les cloches des églises sonnèrent, la population se porta à sa rencontre et il fut acclamé avec enthousiasme <sup>1</sup>.

Après avoir embrassé sa mère, alors âgée de cinquante-six ans, et reçu la visite des autres membres de sa famille et de ses plus intimes amis, Jolliet se rendit auprès de Frontenac pour lui rendre compte de son exploration. Il s'excusa de ne pouvoir en présenter immédiatement une relation écrite officielle, mais les détails qu'il donna de vive voix sur tout le pays qu'il avait parcouru et sur la facilité d'établir des communications par eau entre les grands lacs et le golfe du Mexique, frappèrent l'illustre gouverneur et l'intéressèrent à un haut degré.

Jolliet ne manqua pas non plus de se rendre au collège des Jésuites, qui était pour lui comme une deuxième maison paternelle, afin d'y donner les renseignements complets qu'on attendait de lui. Ce fut en quelque sorte sous sa dictée que le Père Dablon écrivit sa « Relation de la découverte de la Mer du Sud », envoyée en France le 1<sup>er</sup> août 1674 <sup>2</sup>.

Quelques jours ou quelques semaines plus tard, Jolliet présenta au gouverneur la carte que nous avons désignée

---

[1. Au lieu — ou en plus — d'une réception triomphale, il semble que Louis Jolliet, dès son arrivée, eut à répondre à plusieurs sommations de vouloir bien régler ses comptes avec les prêteurs. Cfr *Mil-America*, January 1945, pp. 23-25.]

2. L'ancien élève du « Collège de Québec » dut aussi rencontrer alors chez les Jésuites celui qui, vraisemblablement, avait été son professeur d'astronomie et de mathématiques : le sieur Martin Boutet, un simple *donné* de la Compagnie de Jésus, qui semble avoir joui de la considération et de la confiance de toutes les autorités de la colonie.



sous le nom de « Carte de Jolliet », au chapitre III de cette étude. Sur la carte même (qui a été rééditée récemment par M. Thwaites dans sa collection: *The Jesuits Relations and allied documents*), l'explorateur avait écrit la lettre suivante:

« A Monseigneur le Comte de Frontenac, Conseiller du Roy en ses Conseils, Gouverneur et Lieutenant Général pour Sa Majesté en Canada, Acadie, Ile Terre-Neuve et autres pays de la Nouvelle-France.

« Monseigneur,

« C'est avec bien de la joye que j'ay l'honneur de vous présenter cette Carte, qui vous fera connoistre la situation des rivières et des lacs sur lesquels on navigue au travers du Canada, ou Amérique Septentrionale, qui a plus de 1,200 lieues de l'Est à l'Ouest.

« Cette grande rivière, au-delà des lacs Huron et Illinois, qui porte votre nom, savoir Rivière Buade, pour avoir été découverte ces années dernières, 1673 et 1674, par les premiers ordres que vous me donnâtes en entrant dans votre gouvernement de la Nouvelle-France, passe entre la Floride et le Mexique, et, pour se décharger dans la mer, coupe le plus beau pays qui se puisse voir. Je n'ay rien vu de beau dans la France comme la quantité des prairies que j'y ai admirées, ni rien d'agréable comme la diversité des bocages et des forêts, où se cueillent des prunes, pommes, grenades, citrons, meures, et plusieurs petits fruits qui ne sont point en Europe. Dans les champs on fait lever les cailles; dans les bois on voit les perroquets; dans les rivières on prend des poissons qui nous sont inconnus pour le goust, figure et grosseur. Les mines de fer et les pierres sanguines, qui ne s'amassent jamais que parmi le cuivre rouge, n'y sont pas rares, non plus que l'ardoise, le salpêtre, le charbon de terre, marbre et moulanges. Pour du cuivre, le plus gros mor-



ceau que j'ai vu estoit gros comme le poing et très purifié. Il fut descouvert auprès des pierres sanguines qui sont beaucoup meilleures que celles de France et en quantité.

« Tous les Sauvages ont des canots de bois de 50 pieds de long et de plus ; pour nourriture ils ne font point estat des cerfs ; ils tuent des buffles qui marchent par bandes de trente et cinquante (j'en ay mesme compté jusques à 400 sur les bords de la rivière), et les coqs d'Inde y sont si communs qu'on n'en fait pas grand cas.

« Ils font du blé d'Inde la plupart trois fois l'année, et tous des melons d'eau pour se rafraîchir dans les chaleurs, qui ne permettent pas de glace et fort peu de neige.

« Par une de ces grandes rivières qui viennent de l'Ouest et se déchargent dans la rivière Buade, on trouvera passage pour entrer dans la Mer Vermeille. J'ai vu un village qui n'était qu'à cinq journées d'une nation qui a commerce avec ceux de la Californie ; si j'y étois arrivé deux jours plus tost, j'aurais parlé à ceux qui en estoient venus et avoient apporté quatre haches pour présent.

« On auroit vu la description de tout dans mon Journal si le bonheur, qui m'avait toujours accompagné dans ce voyage, ne m'eust manqué un quart d'heure devant que d'arriver au lieu d'où j'estois party. J'avois évité les dangers des Sauvages, j'avois passé 42 rapides, j'étois prêt de débarquer avec toute la joye qu'on pouvoit avoir du succès d'une si longue et difficile entreprise, lorsque mon canot tourna hors des dangers, où je perdis 2 hommes et ma cassette, à la veue et à la porte des premières maisons françaises que j'avois quittées il y avoit presque deux ans. Il ne me reste que la vie et la volonté pour l'employer à tout ce qui vous plaira.

« Monseigneur,

« Votre très humble et très obéissant serviteur et sujet,

JOLLIET. »

Nous avons vu que Jolliet rédigea une autre carte de son voyage, dans des proportions plus amples, mais où le pays des Akanséas n'est pas indiqué. Le Mississipi y est désigné sous le nom de fleuve Colbert (au lieu de rivière Buade que porte la première carte), et on y remarque d'autres changements que nous avons déjà signalés. Rien dans cette carte ne rappelle le nom de Frontenac, sauf les armes mêmes du gouverneur, qui y sont dessinées à l'angle supérieur de gauche. Cette carte nous paraît être celle qui fut envoyée à Colbert par Frontenac en même temps que sa lettre du 14 novembre 1674, que nous citons plus loin. Elle était accompagnée des « remarques » dont le sieur Jolliet « avait pu se souvenir »<sup>1</sup>.

Jolliet, l'ami constant des Jésuites, ne mentionne même pas le nom du Père Marquette dans les écrits où il rend compte de son expédition. Pourquoi cela? L'abbé Bois dit expressément que l'autorité séculière, à Québec, avait voulu écarter les missionnaires de toute participation à l'entreprise confiée à Jolliet<sup>2</sup>. M. Henri Lorin (dans son étude intitulée: « Le Comte de Frontenac ») est moins affirmatif; mais il laisse entrevoir l'opinion que le P. Marquette avait pu faire le voyage avec Jolliet seulement à titre de recrue — de précieuse recrue — par une circonstance heureuse ignorée au château Saint-Louis. En tout cas, il paraît évident que des raisons d'une certaine gravité forcèrent l'explorateur officiel à taire pendant quelque temps le nom de son compagnon.

---

1. Voir à l'appendice D ces « remarques » [attribuées à] Louis Jolliet.

[2. L'abbé Louis-Edouard Bois (1813-1889) dans « La découverte de Mississipi: notices sur les explorateurs de Soto, Jolliet, Marquette et de La Salle, suivies du récit des voyages et découvertes du R. P. Jacques Marquette, de la Compagnie de Jésus. Extraits du Journal de Québec, juin 1873. Québec, typographie d'Augustin Côté et Cie, 1873 », pp. XVII et suiv.]

Jolliet devait à Monseigneur de Laval, qui était alors en France, de lui faire, à lui aussi, un récit sommaire de son expédition dans cette partie de l'immense diocèse de Québec qu'il venait de découvrir.

Nous ouvrons ici une parenthèse pour dire que Monseigneur François de Montmorency-Laval, qui avait été nommé évêque de Pétrée, *in partibus infidelium*, et vicaire apostolique de la Nouvelle-France par le pape Alexandre VII, à la date du 3 juin 1658, venait d'être nommé évêque de Québec et suffragant immédiat du Saint-Siège, par le pape Clément X, à la date du 1<sup>er</sup> octobre 1674.

La lettre suivante, dont une copie, de l'écriture même de Jolliet, se trouve aux archives du séminaire de Saint-Sulpice de Paris, était sans doute adressée à l'illustre prélat :

*De Quebec le 10<sup>e</sup> Octobre 1674.*

« Monseigneur,

« Il n'y a pas longtemps que je suis de retour de mon voyage de la mer du Sud. J'ai eu du bonheur pendant tout ce temps-là; mais en m'en revenant, étant près de débarquer au Mont-Royal, mon canot tourna, et je perdis deux hommes et ma cassette où étaient tous les papiers et mon journal avec quelques raretés de ce pays si éloignés. J'ai beaucoup de regret d'un petit esclave de dix ans qui m'avait été donné en présent. Il était doué d'un bon naturel, plein d'esprit, diligent et obéissant; il s'expliquait en français, commençait à lire et écrire.

« Je fus sauvé après avoir été 4 heures dans l'eau, ayant perdu la vue et la connaissance, par des pêcheurs qui n'allaient jamais dans cet endroit, et qui n'y auraient pas été si la sainte Vierge ne m'avait pas obtenu cette grâce de Dieu, qui arrêta le cours de la nature pour me tirer de la mort.

« Sans ce naufrage Votre Grandeur aurait reçu une relation assez curieuse, mais il ne m'est rien resté que la vie.

« Je descendis jusques au 33<sup>e</sup> degré entre la Floride et le Mexique, étant à cinq journées de la Mer. Ne pouvant éviter de tomber entre les mains des Européens, je conclus de retourner. Je suivis une rivière sans portage ni rapide, aussi grande que le fleuve St-Laurent devant Sillery, qui va se décharger dans le golfe du Mexique. J'ai eu connaissance, sur notre route, de plus de 80 villages de Sauvages, chacun de 60 à 100 cabanes; je n'en ai vu qu'une de 300, où nous estimions qu'il y avait bien dix mille âmes, parmi lesquelles *nullus est qui faciat bonum*.

« Ils ont des canots de bois de 50 pieds de long et 3 de large, quelques-uns de plus ou de moins. Plusieurs de ces nations font du blé trois fois l'année, des citrouilles et des melons d'eau; on n'y connaît point la neige, mais la pluie seulement; ils ne manquent pas de fruits, comme prunes, ananas, mures semblables à celles de France mais plus douces, et plusieurs petits fruits que je ne connais pas.

« Les oiseaux sont perdrix, bécasses, cailles, autruches, perroquets et coqs d'Inde.

« Les bœufs ou buffles s'y voient comme aux Iles, partout et en quantité. J'en ai vu et compté jusques à 400 ensemble dans une prairie, mais l'ordinaire est d'en voir trente ou quarante. La viande en est excellente; ils sont faciles à tirer. Les cerfs, les biches et les chevreuils ne sont que par endroits. Tous ces sauvages, ces fruits, ces oiseaux et ces animaux sont dans un pays plus beau que la France. Il y a des prairies de trois et quatre lieues entourées de forêts de même grandeur au delà desquelles les prairies recommencent, de sorte qu'il y a autant de l'un que de l'autre.



« Je suis, Monseigneur, de Votre Grandeur, le très humble et très obéissant serviteur,

JOLLIET. »<sup>1</sup>

A tous les documents historiographiques ci-haut cités ou mentionnés, nous devons ajouter un extrait de la lettre que Frontenac lui-même adressa au ministre à la date du 14 novembre 1674. Voici cette pièce importante, où se trouve la première constatation officielle des découvertes faites par Louis Jolliet — constatation qui fut renouvelée plus tard dans l'acte de concession de l'île d'Anticosti :

*(Extrait d'une lettre de Frontenac à Colbert en date du 14 novembre 1674.)*

« Le sieur Jolliet, que M. Talon m'a conseillé d'envoyer à la découverte de la Mer du Sud, lorsque j'arrivay de France, en est de retour depuis trois mois, et a découvert des pays admirables et une navigation si aisée, par les belles rivières qu'il a trouvées, que du lac Ontario et du Fort Frontenac on pourroit aller en barque jusque dans le golphe du Mexique, n'y ayant qu'une seule discharge à faire dans l'endroit où le lac Ontario tombe dans celui d'Erié<sup>2</sup>, qui dure peut estre une demie lieue, et où l'on pourroit avoir une habitation et faire une autre barque sur le lac Erié.

« Ce sont des projets à quoy l'on pourra travailler lorsque la paix sera bien établie et quand il plaira au Roy de pousser ces découvertes.

---

[1. Le R. P. Delanglez fait, dans *Mid-America*, une étude critique approfondie de l'épître dédicatoire à Frontenac, de la lettre à Mgr de Laval et de la lettre de Frontenac à Colbert. Cfr les livraisons d'octobre 1944 et d'octobre 1945.]

2. C'est l'inverse qu'il faut lire. Le lac Erié tombe dans le lac Ontario à Niagara.



« Il a esté jusques à dix journées près du golphe du Mexique, et croit que, par les rivières qui, du costé de l'Ouest, tombent dans la Grande Rivière qu'il a trouvée, qui va du nord au sud, et qui est aussi large que celle de Saint-Laurent vis-à-vis de Québec, on trouverait des communications d'eaux qui mèneroient à la Mer Vermeille et à la Californie.

« Je vous envoie par mon secrétaire la carte qu'il en a faite et les remarques dont il s'est pu souvenir, ayant perdu tous ses mémoires et ses journaux dans le naufrage qu'il fit à la veue de Montréal, où il pensa se noyer après avoir fait un voyage de douze cents lieues, et perdit tous ses papiers et un petit Sauvage qu'il m'amenoit de ces pays-là, auquel j'ay grand regret.

« Il avoit laissé dans le lac Supérieur, au Sault de Sainte-Marie, chez les Pères, des copies de ses journaux, que nous ne sçaurions avoir que l'année prochaine, par où vous apprendrez encore plus de particularitez de cette découverte, dont il s'est très-bien acquittée. »

Ainsi que nous l'avons déjà dit, ce ne fut qu'en 1681, six ans après la mort du Père Marquette, que le « récit » du missionnaire fut publié par Thévenot; néanmoins, d'autres écrits, racontant la découverte du Mississipi, furent publiés avant cette date, et le nom de Louis Jolliet devint si généralement et si favorablement connu que, dès l'année 1680, un officier anglais, chargé d'un commandement à la baie d'Hudson, tenta de s'assurer des services de l'explorateur québecquois au profit de l'Angleterre.

Le 6 novembre 1687, le Marquis de Denonville, alors gouverneur du Canada, écrivait au Ministre:

« L'année d'après 1672, la rivière de Mississipi et en même temps les Illinois Chaouanons et autres peuples



LE DÉPART: « Nous nous embarquâmes bien résolus à tout faire et à tout souffrir. »



L'ARRIVÉE CHEZ LES ILLINOIS: « Ils répondirent qu'ils étaient des Illinois, et pour marque de paix, ils nous présentèrent



MARQUETTE ET JOLIET CHEZ LES PEOUARÉAS LE 25 JUIIN 1673.

« Voyant tout le monde assemblé en silence, dit le missionnaire, je leur parlai par quatre présents que je leur fis. »

Esquisse de Charles Huot, conservée au Musée de la province de Québec.

incognus aux Européens furent découverts par le Sieur Jolliet avecq le P. Marquette, jésuite, qui furent jusqu'au trente-deuxième degré et y plantèrent les armes du Roy, prenant en son nom possession de ces peuples nouvellement découverts. Et quelques années après le Sieur de La Salle poussa plus loing la même découverte jusqu'à la mer, prenant partout possession par les armes du Roy qu'il y a mis. »<sup>1</sup>

Cavelier de La Salle fit la découverte des trois chenaux de l'embouchure du Mississipi, sur le golfe du Mexique, le 7 avril 1682.

Dans un ouvrage publié à Londres en 1720, sous le titre : *Some considerations of the consequences of the French settling colonies on the Mississipi, with respect of the trade and safety of the English plantations in America and the West Indies*, l'auteur, après avoir parlé de la découverte du Mississipi par Jolliet « with six more », signale les efforts du gouvernement de la Nouvelle-France pour connaître davantage les pays traversés par le grand fleuve. Il s'exprime ainsi : « The next attempt was made by Mr de Sale (de la Salle), a man of great courage and capacity . . . He was first made governor and the proprietor of Fort Frontenac, on the Lake Ontario, the place at that time farthest advanced among the Savages, which gave him an opportunity of giving more certain informations touching the Mississipi and the country it runs thro'than had been published in a Book entitle *Mr. Joliet's voyage* for this gentleman having unfortunately, in his return, lost the journal and map he had made, by the over-setting on his canoe, many fabulous accounts of the voyage were forged to amuse the publick, of all which he

---

1. *Archives Canadiennes, cor. gén.*, vol. 9. — 1687; p. 326.



was unjustly supposed to be the author... M. de Sale began his expedition in 1682.»<sup>1</sup>

Un penseur a écrit: « Le moment difficile n'est pas celui de la lutte, c'est celui du succès. » A son retour à Québec, en 1674, Jolliet n'avait que vingt-neuf ans, et il avait déjà à porter le fardeau de la célébrité, si incommode parfois pour les esprits trop soucieux de la vaine gloire. En homme bien équilibré, il sut rester simplement dans son cadre ordinaire; il ne se fit pas le courtisan des puissants, et les mœurs de l'époque ne le portaient pas à se faire le courtisan du peuple. Seulement, il renonça à ses voyages au pays des grands lacs, où la traite de l'eau-de-vie commençait à jeter le désordre, et il dirigea désormais ses investigations vers les contrées situées au nord et à l'est de Québec. Il passa dans la gaie capitale les six premiers hivers qui suivirent son retour du pays des Illinois; mais chaque été revit l'explorateur guidant sa barque vers les côtes et les îles du golfe Saint-Laurent. Il était là comme dans son empire, et, sans oublier les intérêts de sa nouvelle famille — dont nous allons bientôt parler — il y faisait des constatations, y recueillait des renseignements aussitôt notés sur des cartes qui sont restées comme des monuments de son savoir et de son esprit d'observation.

---

1. [Nous renvoyons le lecteur à l'ouvrage suivant du juge Désiré Girouard: *Lake St. Louis and Cavalier de la Salle*. Comme Charlevoix, Garneau, Ferland, Sulte, Tailhan, Chauveau, Harrisse, Sparks, Winsor, Shea, Bancroft, Parkman, Verreau, Guénin et plusieurs autres, l'honorable juge reconnaît la priorité de la découverte du grand fleuve par Jolliet et Marquette; il émet son opinion sur l'autorité de textes d'une valeur indiscutable qu'il accompagne de commentaires absolument concluants.]



## CHAPITRE SEPTIÈME

Physionomie de Québec en 1674 — Les coutumes de la vieille France — La musique à Québec au dix-septième siècle — Messes de minuit — Le premier orgue de l'église paroissiale de Québec; son inauguration en 1664 — Un compositeur canadien — En l'honneur d'Anne d'Autriche — Louis Jolliet, artiste.

**L**A population de Québec en 1674 était d'environ huit cents âmes<sup>1</sup>. On y retrouvait les traits caractéristiques des populations de l'ouest de la France, avec une certaine « venue » du terroir canadien qui lui donnait un cachet particulier. La gaîté normande s'y alliait à une imprévoyance quelque peu algonquine; on ne craignait pas de perdre une fortune non encore acquise; les audacieux se donnaient carrière dans de lointaines expéditions; les sédentaires avaient des mœurs douces et agréables. Les lois criminelles de l'époque — lois d'une affreuse sévérité, comme celles de la Nouvelle-Angleterre — n'étaient que rarement appliquées. On faisait bonne chère quand on le pouvait, et l'on donnait déjà dans ce luxe des vêtements qui est un des défauts des classes rurales franco-canadiennes. Malgré les inquiétudes que faisaient naître les incursions des Iroquois, on avait constamment sur les lèvres des chansons de l'ancienne France — chants d'amour ou de batailles, refrains où revenaient souvent les noms de Paris, de Rouen, de

---

1. N.-E. Dionne.

La Rochelle, de Nantes, de Saint-Malo « beau port de mer ». Il devait sans doute y avoir un vague sentiment de nostalgie au fond de bien des cœurs ; mais les nécessités de la vie, les habitudes nouvelles, avaient fini par attacher les premiers colons au sol de la patrie canadienne. Les « enfants d'habitants », nés dans la colonie, ignoraient cette souffrance de l'exil : aussi leur entrain et leur joyeuse humeur les rendaient-ils éminemment propres à populariser le nom français parmi les Sauvages. On peut se faire une idée de la gaîté d'autrefois par les coutumes, les récits anecdotiques, les formulettes, les devinettes, les jeux de société, les chants et les contes populaires qui sont restés de tradition dans les familles canadiennes.

En somme, il y avait beaucoup de bon dans cette société du dix-septième siècle ; ce qui ne veut pas dire que tout le monde y fût parfait.

A l'époque dont nous parlons, la population de Québec se divisait en quatre groupes distincts, établis, respectivement, à la basse-ville, à la haute-ville, à la brasserie (le Palais) et à la rivière Saint-Charles. Parmi les habitants de ce dernier groupe se trouvaient le couvent des Récollets (qui n'avait pas encore fait place à l'Hôpital-Général) et la maison de l'intendant Talon, construite à l'endroit où s'élève aujourd'hui la statue de la reine (Parc Victoria), non loin du « Fort Jacques-Cartier » où les missionnaires jésuites avaient fixé leur première résidence, en 1625<sup>1</sup>.

On comprend le bonheur que dut éprouver Louis Jolliet à se retrouver, après son long voyage, dans le centre le plus instruit et le plus peuplé du pays, au milieu d'une

---

1. Le Père Sixte LeTac, récollet, écrivait en 1689 : « Les Pères Jésuites... s'établirent enfin à sept ou huit cens pas vis à vis du couvent des Récollets, à l'autre bord de la Rivière Saint Charles, proche de la petite Rivière de la Raye (Lairé), au lieu que l'on appelait communément le Fort Jacques Quartier ».